

vous tous qui dans cette assemblée mémorable, venez de sacrifier de fiers ressentiments à l'admiration et à la douce pitié; Indiens, vous êtes libres; de tels sentiments vous rendent dignes de devenir les égaux de vos vainqueurs! jouissez de cette gloire, c'est la vertu qui vous affranchit!... Aimez votre Souverain, soyez-lui fidèles: des terres vous seront distribuées, faites y fleurir l'arbre de la santé: en le cultivant, songez que c'est à vous que l'univers tout entier va devoir ce bienfait du Créateur!... Ce discours excita un enthousiasme universel, et le vice-roi voulant terminer cette journée par le triomphe de Zuma, la fit revêtir d'une robe magnifique: on mit sur sa tête une couronne de laurier; on la fit asseoir sur un pаланquin superbe; toutes les dames de la vice-reine, Béatrix à leur tête, se mirent à sa suite; la garde d'honneur de la vice-reine l'accompagna; un héraut à cheval précédait ce cortège en criant: *Voilà Zuma, l'épouse du vertueux Mirvan et la libératrice de la vice-reine.* Zuma, appuyée sur des coussins de drap d'or, portait son enfant sur ses genoux, et tenait dans sa main une branche de l'arbre de la santé. Elle parcourut ainsi les principales rues de Lima, aux acclamations de tout le peuple qui se précipitait en foule pour la voir et pour la combler de bénédictions. Lorsque Zuma revint au palais, on la conduisit dans les bras de la vice-reine, et ensuite dans un bel appartement nouvellement préparé pour elle et pour son époux; ils y trouvèrent des domestiques pour les servir, car ils devaient être désormais traités comme les amis les plus intimes et les plus chers de la vice-reine. Le soir on illumina la ville et toutes les cours du palais, et les jardins furent remplis de tables somptueusement servies pour les Indiens.

La fièvre quitta tout à fait la vice-reine et Zuma; au bout de huit jours, la vice-reine fut en pleine convalescence. Dans la place même où l'on avait vu avec tant d'horreur le fatal bûcher, le vice-roi fit élever un obélisque de marbre blanc, sur lequel on lisait ces mots tracés en grosses lettres d'or:

A ZUMA,

AMIE, LIBÉRATRICE DE LA VICE-REINE, ET
BIENFAITRICE DE L'ANCIEN MONDE.

Aux deux côtés de cet obélisque on planta un arbre de la santé, cet arbre heureux, sanctifié par tant d'actions héroïques, et qui, parmi les Indiens, devint depuis le symbole de toutes les vertus qui honorent le plus l'humanité. Le vice-roi se pressa d'envoyer en Europe cette précieuse poudre, qui s'appela longtemps la poudre de la comtesse, et qui, en latin, garde encore son nom.

Les honneurs et la fortune n'énorgueillirent jamais la généreuse Zuma; toujours aimée avec passion de la vice-reine, elle fut toujours digne, par ses vertus, de sa gloire et de son bonheur.

L'abbé GABRIEL.

LA GOÛLETTE LES SIX SŒURS.

ANECDOTE VÉRITABLE.

Il était nuit; le ciel était serein, la mer était calme. Vingt-huit personnes étaient à bord; tout semblait leur promettre une traversée heureuse. L'air était

balsamique et pur; le chant des matelots se mariait doucement au bruit des vagues, et le capitaine Hodoul, tranquillement assis auprès de madame Mulfit, une des passagères du bâtiment, devisait du pays natal.

A quelques pas d'eux, tout-à-coup un cri de terreur est parti du milieu des ombres. Une flamme brillante a jailli. Le feu, par une imprudence inexplicable, venait de prendre à la goûlette, et l'incendie se propageait avec une rapidité terrifiante.

Tout ce que l'énergie humaine a de plus actif et de plus puissant est mis en œuvre à l'instant même, pour conjurer l'affreux danger. Hélas! inutiles efforts! le vent venait de s'élever, l'horizon s'éclaircissait, l'embrasement s'étendait vainqueur. La flamme montée, grossit, serpente, roule, et, bientôt en cercle magique, enveloppe le bâtiment. Il brûle, il s'enfonce, il n'est plus.

C'était en avril 1819, aux jours variables du printemps.

Un petit canot échappé aux ravages de l'incendie avait seul offert un dernier rayon de salut à l'équipage des six sœurs. Les passagers s'y étaient précipités en désordre; ils s'y entassaient pêle-mêle. O nouveau désespoir! ils s'aperçoivent que dans leur embarcation, trop petite pour les contenir tous, il ne restait pas de place au pilote pour agir et les arracher au naufrage, s'il s'élevait la moindre tempête. Et déjà les flots mugissaient, et déjà grondait le tonnerre.

C'en est fait le canot trop plein, que nul bras ne peut diriger, va disparaître sous les vagues. Le Capitaine et ses marins délibèrent à la hâte sur le parti à prendre. Quelques victimes sont nécessaires au salut général. Il faut débarrasser l'embarcation des individus qui la surchargent. Deux périront pour commencer; puis s'il faut plus, on verra.

Mais qui sacrifier? qui choisir?

Deux nègres esclaves prodiguaient les soins les plus touchants à madame Mulfit, leur maîtresse, qui, mourante au fond du canot, tendait les bras à son enfant qu'une nourrice allaitait près d'elle. Les regards du capitaine et des matelots se tournent vers les noires figures; le choix des deux victimes est fait.

Mais comment jeter impunément à la mer ces vigoureux enfants du Sénégal, dont le corps pesant et la force athlétique opposeraient la plus énergique résistance à des volontés homicides? Point de doute, ils se débattraient, et une pareille lutte, au milieu d'un frêle bateau qui, au moindre mouvement peut être submergé, ne tarderait pas à le livrer aux abîmes de l'onde. L'orage redoublait de violence, il n'est point de moments à perdre: une nouvelle décision est prise: Hodoul, le sang glacé dans les veines, se couvre le visage de ses mains: *les femmes et l'enfant périront.*

Un nègre avait ouï la sentence; il frappe sur l'épaule de son frère de couleur; il échange à voix basse, avec lui, quelques paroles vives et brèves. Puis, s'adressant à madame Mulfit:

— *Lui et moi, dit-il, faire place. Maîtresse à nous, revoir patrie.*

Il se tourne vers le Capitaine et continue d'un ton solennel: "Jure à moi de sauver maîtresse! et nous..., tout de suite..., à la mer!"

— Oh! répond le Capitaine attendri, je jure, et devant Dieu lui-même!.

— Non! interrompit madame Mulfit, que ces mots venaient d'éclairer; non, je n'accepte point ce dévouement admirable; mes nègres sont jeunes et braves;